ARTICHAUTS DE BRUXELLES, vol. 31
Série Loin du centre du monde
Bruxelles, mars 1998

René Haquin
et
les Jeunes Filles

Yves Le Manach

La femme, qui m'avait confondu avec le célèbre journaliste du journal *Le Soir*, s'éloigna fort gênée, me laissant fort perplexe.

Depuis cette rencontre inopinée il ne se passait pas une semaine sans que l'on m'aborde, dans les lieux les plus divers, pour me demander si je n'étais pas René Haquin. Même à l'usine, où j'étais délégué syndical, l'un de mes compagnons avait noté cette ressemblance et photocopiait les caricatures qui, dans les pages du *Soir*, mettaient en scène le journaliste. Les agrémentant de remarques humoristiques sur la difficulté de ma tâche, il faisait rire à mes dépens. Je dois reconnaître que je l'avais bien cherché.

Le rythme de ces accostages s'accéléra et il m'arriva d'être importuné plusieurs fois dans la même journée. Arthur et Thérèse, des amis parisiens qui me rendent parfois visite, en furent plusieurs fois les témoins.

Même si je reconnais que nous avons la même forme de visage, je ne pense pas être le sosie de René Haquin. Mais cela ne me dérangeait pas d'être confondu avec lui, car j'apprécie son travail. D'ailleurs ses admirateurs et admiratrices ne m'importunaient guère, il s'agissait de personnes sympathiques, ne manquant pas d'humour, et parmi lesquelles se trouvaient des immigrés, des jeunes, des ouvriers et des intellectuels. Je ne connais pas les opinions politiques du journaliste, je pense qu'il fait son travail avec objectivité et cela me suffit. Pourtant, le fait que je me trouve en position de mesurer sa popularité constituait une sorte d'enquête

sociologique qui m'apportait la preuve qu'il y avait encore de la place, dans le cœur des gens, pour un représentant socialiste qui aurait été intègre, courageux et intelligent.

Je me demandais si je ne devais pas profiter de la situation, signer des autographes, emprunter de l'argent en donnant une fausse adresse... Mais j'y renonçai, je souffrais trop du fait que l'on s'intéresse à moi uniquement parce qu'on me prenait pour un autre. Ne devais-je pas écrire à Haquin pour lui demander de se raser la moustache et de se couper les cheveux en brosse afin que l'on cessat de m'interpeller dans les lieux publics ?

Cet hiver là, je me rendis à Paris pour les fêtes de fin d'année. A la Gare du Nord, je me précipitai dans le métro pour rejoindre la place Monge et ma famille. Je sautai dans la première rame, posai sur le sol mon sac rempli de pralines (Léonidas ne s'était pas encore installé rue Mouffetard, m'ôtant l'originalité de mes cadeaux) et m'assis sur un strapontin. Soudain, je m'aperçus que la jeune fille qui me faisait face m'observait. Ce n'est pas possible! me disais-je en moi-même, René Haquin ne peut pas être aussi célèbre auprès des téléspectatrices parisiennes qu'il l'est auprès des téléspectatrices bruxelloises! A moins que cette jeune personne ne soit Ixelloise! Un peu irrité par ce regard qui me poursuivait jusque dans ma ville natale, je détournai la tête. C'est alors qu'apercevant mon reflet dans la vitre du wagon,

Et elle m'abandonna à mon cruel anonymat.

En fait il s'agissait de cette même femme qui, des années plus tôt, à la Foire du livre, m'avait confondu, pour la première fois de mon existence, avec René Haquin et qui, décidément, ne voulait rien connaître de moi.

J'ai compris depuis longtemps. Quand, dans le tram, une jeune fille me regarde avec insistance, elle ne pense nullement : « Qu'il est bien ce type-là ! », pas plus qu'elle ne se dit « Tiens ! ce type-là a une crotte au bout du nez ! ». Non, comme les vieilles dames et comme les vieux messieurs, elle se demande : « Est-ce ou n'est-ce pas René Haquin? »

Si jamais j'ai pu me faire des illusions, me voilà éclairé sur un point : je ne suis pas le centre du monde. En tout cas pas pour les jeunes filles.

sède ce caractère peu démonstratif qui sied à notre climat pluvieux. Ayant acquis, avec l'âge, une modeste connaissance de l'humanité, je suis plus attiré par le mystère des âmes que par la plastique des chairs. Même s'il peut se trouver, et c'est heureux, des âmes mystérieuses dans de belles chairs.

Loin de me flatter, ces regards insistants finirent par me mettre mal à l'aise. M'essuyant discrètement le nez avec un mouchoir en papier, je me demandais ce que ces jeunes filles pouvaient bien me trouver de particulier.

Il m'arriva à la même époque une anecdote qui aurait été assez banale si elle n'avait eu tendance à se répéter d'une manière inconsidérée.

Cela se passait à la Foire du livre quand elle se tenait encore au Centre Rogier. Je venais d'entrer dans la salle Galilée, pour ma visite annuelle aux éditions Coop Breizh, quand une femme, qui pouvait avoir mon âge, se précipita sur moi et s'exclama :

— René! comment vas-tu?

Je tombai des nues. René, c'est mon père!

— Vous vous trompez Madame, je ne me prénomme nullement René.

— Comment? Vous n'êtes pas René Haquin?

— Non Madame, je vous assure que je ne suis pas René Haquin. Et j'ajoutais aussitôt, avec à-propos :

— Mais je mérite aussi à être connu !

je me rendis compte que j'avais une crotte au bout du nez! Qu'elle ne fut pas ma confusion. M'essuyant discrètement avec un mouchoir, pour une fois, je regrettai de ne pas être René Haquin.

Bien qu'il m'arrivât encore de surprendre des regards ambigus, depuis plusieurs mois plus personne ne m'abordait dans la rue. Je me disais que si les hasards de la génétique avaient pu faire que René Haquin et moi partagions, durant une certaine période de la vie, les mêmes traits, les effets du temps dissolvaient ces hasards. D'autres rides, d'autres poches sous les yeux nous rendaient à nouveau différents.

Je me réjouissais trop vite.

Alors qu'Arthur et Thérèse étaient venus me rendre visite et que nous étions attablés aux *Bons Amis* à boire une bière, un hurluberlu s'avanca vers moi, me disant qu'il me connaissait, qu'il ne m'aimait pas et que si je n'étais pas content je n'avais qu'à sortir dehors. Pour un peu il allait en venir aux mains. Bien que visiblement l'homme fût parfaitement ivre, je n'en restai pas moins ébahi. Comment pouvais-je être haï à un tel point par un péquin que je ne connaissais ni d'Eve ni d'Adam. Finalement je pensai que l'homme avait dû me prendre pour René Haquin. Ce serait bien le fait d'un ivrogne un peu fruste que d'éprouver de l'animosité pour le brillant journaliste. Il n'empêche, c'était la première fois que ma ressemblance avec René Haquin me mettait dans une telle

AVANT ATTEINT L'ÂGE DE 46 ANS, JEUS BRUTAlement l'impression, dans le tramway, dans la rue, dans les cafés... que les jeunes filles me regardaient avec insistance.

En fait, dès cette époque, d'autres passants que ceux appartenant à la catégorie spécifique des jeunes filles devaient m'observer avec la même insistance. Mais l'homme est un être naïf autant que vaniteux, et il aime séduire; il est donc plus sensible aux regards des jeunes filles qu'aux regards des vieilles dames ou des vieux messieurs. Surtout quand il approche de la cinquantaine.

Je ne veux pas jouer au moraliste. Je suis comme tous mes semblables. La jeunesse et le corps des femmes ne me laissent nullement indifférent. Pourtant je n'appartiens pas à la catégorie des Don Juan qui entrent en transes dès qu'ils aperçoivent une jupe. Comme la plupart des Bretons, je pos-

situation. Il n'avait pas que des amis, il avait aussi des ennemis. Cela commençait à devenir dangereux.

Après la *Manifestation européenne pour l'emploi*, le 16 mars 1997, Denis et moi avions été boire une bière dans brasserie de la gare du Midi. Comme nous étions attablés devant nos verres, occupés à dire du mal de nos semblables, une femme drapée dans une grande écharpe écarlate traversa la salle au pas de charge, se dirigeant droit vers notre table. Pas besoin de me faire un dessin, j'avais compris. Prenant conscience de sa méprise au dernier instant, elle s'excusa immédiatement :

— Excusez-moi, je vous avais pris pour René Haquin et je m'apprêtais à saluer joyeusement mon ami.

— Ce n'est pas grave, j'ai l'habitude. Néanmoins moi aussi je mérite à être connu.

Elle marqua un instant d'hésitation. Je la vis fouiller dans sa mémoire, se demandant si je n'étais pas un célèbre écrivain parisien, un champion international d'échecs ou un joueur de biniou réputé. Elle craignait de passer à côté d'une rencontre exceptionnelle.

— Que voulez-vous dire, Monsieur?

J'eus pitié d'elle.

— Je veux simplement dire, Madame, que tous les êtres humains méritent à être connus.

— Oui, bien sûr, vous avez raison, excusez moi encore.